

Xavier Bordes

## Syrinx

*« Choses fermées à ceux qui ne connaissent pas le six et le sept. »*

(Le Coran.)

Mon prélude à l'après-midi d'un faune ? C'était en fin de repas. Dans cette nostalgique contrée de lacs sous les châtaigniers d'automne, de montagnes mordorées déployées là-haut et qui semblent taillées dans des ailes de Vanesse Ilio, légères, parsemées vers leur pointe de triangles brillants répartis en étoile analogues à ces miroirs que l'impact d'une pierre a désassemblés mais pas encore désordonnés ; et toute la moitié du ciel intacte où quelques cumulus reflètent l'infini... Bref, une région comme on n'en trouve qu'au pays de l'enfance. En fin de pique-nique, à l'heure où quelque part sur un pylône de fraîcheur des oiseaux migrateurs commencent à se rassembler, pas très loin d'un village abandonné. L'art de siffler — j'étais si jeune ! — dans les bouteilles m'y fut enseigné par un oncle complice.

Ce son grave (comme si dans chaque bouteille, inégalement vidée, d'invisibles navires, réduits par une distance d'une nature immesurable, eussent été enfermés) rebondissait en chuintant, à un jet de fronde de nous, contre les parois de pierres sèches des fermes émergées du passé... Et j'ai retrouvé dans ce son la vieille émotion qui s'échappait de la timbale en argent, quand, à un âge où je marchais à peine, je la faisais sonner au bout d'un manche de fourchette des heures durant, pour la plus grande tranquillité de mes parents. La personnalité du son, les harmoniques du timbre, voilà ce qui m'a toujours pris par les oreilles d'une sorte de fascination panique.

Puis j'ai connu le sureau coupé, la moelle rouge qu'on poussait dehors avec une baguette mince, l'écorce qu'on détachait en la tapotant avec le manche du couteau jusqu'à faire glisser l'étui vert et séveux le long de l'aubier blanc à la façon d'une seringue — siringa — le long de son piston. Une poignée de tubes ainsi diversement profonds, du fil à pêche pour les lier : ce fut ma première syrx... Depuis : dix, cent, trois cents ? Je n'en sais plus le compte ! L'une entre autres devait devenir ma compagne dans les ballades montagnardes de l'Août. Elle m'avait été donnée par un Argentin, lui aussi amoureux des roseaux, qui jouait dans le groupe Los Incas, alors de réputation modeste ; ce devait être trois ou quatre ans après que Mac Orlan eût légendé leur premier disque.

Il s'agissait d'une syrx de Bolivie, faite de deux rangées de « carrizo de

castilla » : roseau que les facteurs aymaras de syrx vont recueillir dans la forêt d'Amazonie, et qui fournit jusqu'à un mètre de tube entre les nœuds, avec des parois minces comme celles des éprouvettes de verre, et une fibre dure, odorante quand on la mouille comme une aisselle de femme. Précisément, selon leur taille, ces syrx, de la plus petite à la plus grande, sont en dialecte local appelées « fillette », « fille », « mère », « grand-mère », et servent aux rites agricoles, dans les fêtes de fécondation des champs. La taille de la mienne correspondait à la catégorie « fille » soit environ vingt-deux centimètres pour le tube le plus long.

Par une compulsion étrange, et qui sûrement réjouira les esprits psychanalytiques, j'avais pris l'habitude d'emmenner ma *fille* partout, et spécialement dans les randonnées en haute montagne, ce qui, lorsqu'il y en avait, exaspérait mes compagnons. Je pensais vaguement que mes roseaux seraient heureux de retrouver l'air sec des trois mille mètres d'altitude, faute de celui des Hauts-Plateaux, bien plus élevés, où ils avaient été façonnés. J'ai toujours rêvé sur les objets qui ont reçu de traverser le temps et l'espace, et sont le trait d'union entre des lointains que je ne connaîtrai jamais.

Ma passion pour le roseau, matière première des calames (et la syrx est « polycalame ») et des papyrus en étoile, tenait au grain des fibres (que le plus léger choc émeut) à l'odeur de marais, de femmes et de lunes, aux chansons étranges et naturelles, j'y reviendrai, que le vent y réveillait sous certains angles alors que, l'instrument enfoncé dans la ceinture, j'avançais patiemment sur l'échine glacée de la montagne.

Cette manie, un jour où, pas aussi dramatiquement que c'eût pu être, je dévissai et dévalai à plat ventre une abrupte pente de neige, faillit coûter la vie à ma *fille*. Quand je me redressai, plantant les pieds sur une providentielle plaque de terre de trente centimètres carrés qui m'avait évité de finir dans la vallée, quelques tubes étaient écrasés. Ma connaissance de la facture des syrx commença lorsque j'entrepris, par la suite, de les recoller, reformant minutieusement les tubes à la vapeur, et les liant d'un fil de laine rouge, serré comme autour d'une bobine, à la mode des Indiens des Andes.

La syrx est un instrument d'une puissance étonnante : face à des cirques de rochers bleus aux incisives enneigées, situés à vol d'oiseau à deux ou trois kilomètres, j'obtenais des dialogues « par imitation », fugués avec l'écho, qui font songer, quand j'y repense, à des strettes d'orgue.

Pour les mélodies, la structure de l'instrument vous reconduisait infailliblement à ces lignes particulières, retombant dans le grave après des intervalles « gitans » comme la seconde augmentée, et qui constituent le climat si caractéristique des musiques des Waïnos et des Yarawis péruviens, boliviens, équatoriens. Si l'on me pardonne, cela s'éclairera de quelques précisions techniques : la gamme des tubes commençant sur un *la* grave (au diapason des Conquistadores, c'est-à-dire proche du *la* 336, voisin de notre actuel sol dièse) et s'achevant au *fa* naturel après un peu moins, donc, que deux octaves (mais jouant en harmoniques on peut obtenir une bien plus grande étendue du registre sonore de l'instrument), est répartie en deux

rangées de six et sept tubes, normalement utilisées par deux joueurs, et que selon l'habitude andine des joueurs solitaires, je tenais superposées par un étroit fragment de ceinture tissée dans cette laine de vigogne aux couleurs vives, et d'ailleurs végétales et déteignant sur mes chemises, chère aux paysannes de Charazani.

La rangée des six tubes donnait : si, ré, fa, la, do, mi B. La rangée des sept : la, do, mi B, sol, si, ré, fa. Ce qui en gros m'offrait six modes à sept notes principaux : un mode de « mi B » (4 t, 1/2 t, 1 t, 1/2 t) ; un mode de « fa » (3 t, 1/2 t, 1 t, 1/2 t, 1 t) ; un mode de « ré » (1/2 t, 4 t, 1/2 t, 1 t) ; un de « do » (1 t, 1/2 t, 4 t, 1/2 t) ; un de « si » (1/2 t, 1 t, 1/2 t, 4 t) ; un de « la » (1 t, 1/2 t, 1 t, 1/2 t, 3 t). Et, bien entendu, quantité d'autres modes à deux, trois, quatre, cinq ou six notes. Le plus remarquable est que la note *mi B* était plutôt en fait un *ré* additionné d'un tiers de ton. En poussant le souffle, on entendait un mi B, mais sans forcer, du mi B au si, l'illusion était plutôt d'une gamme par tons, tout à fait digne des équivoques debussystes. Tant et si bien que les mélodies suggérées par le hasard — en dehors des connues — empruntaient tout naturellement comme notes-pivots *do*, *mi B* et *sol*, assorties pour les fioritures passagères, des *fa*, *la*, *si*. En sorte que, pour achever d'être clair, inévitablement les harmonies où mes improvisations évoluaient suggéraient : do mineur, mi B avec quinte augmentée, sol majeur et sol septième, fa majeur et fa septième, si avec quinte diminuée, ré mineur et ré mineur septième, principalement.

Quant aux deux grands accords qu'égrenait le vent et qui correspondaient aux deux rangées de tubes, ils évoluaient alternativement entre ré m 6, fa M 7 pour la rangée de six tubes, et d'autre part, sol 7, si 7 (5<sup>-</sup>), ré m 7 et mi B 5<sup>-</sup>, pour la rangée des sept. C'était doux et inachevé, un chuchotement de mélodies qui semblaient venir de très loin comme ceux des kermesses où divers carrousels sonores se mélangent. Assis sur un piton comme autrefois sur ma chaise surélevée de bébé, dans le vent j'écoutais, la syrinx à côté de mon oreille, pendant des minutes démesurées, inclinant l'instrument d'un angle à l'autre comme une conque où chanterait la mer, les yeux cotonneux du défilé sous moi vertigineux des nuages en quête, à travers mille cabrioles et culbutes de fesses blanches, d'un érotique accomplissement... La fatigue dans mes jambes se faisait apesanteur, et dans l'hypnose particulière de la proximité des neiges éternelles, des harmonies se superposaient et s'entrelaçaient hors de ma volonté, tout à fait comme dans le timbre de ma timbale argentine, ou, plus tard, des clochettes multiples de l'Élévation qui sonnaient le moment dans l'église où l'hostie plus grande que les autres, comme une pleine lune se hissait si bien au-dessus de nous que j'en devins pour un temps rouge et blanc — je veux dire : enfant de chœur. Dentelles mélodieuses ! A la grande surprise des fidèles, j'ai plus d'une fois sonné des « Hoc est Corpus Christi » en pleine messe basse, dans des moments où rien ne s'élevait que mes regards vers les premiers clins d'œil de l'aurore dans la rougeur des vitraux, emplis du vol, bruité dehors par les tourterelles qui nichaient au clocher, des oiseaux de saint François d'Assise.

C'était aussi ce *ranz* des sonnailles, si cher à Liszt, quand le pas rythmé des troupeaux en alpage se superposait au bourdon grave de l'angélus,

signal que rentraient à l'étable les grandes bêtes rousses et maternelles : vers sept ans, les yeux fermés, dans la forte et femelle senteur des bouses qui s'écrasaient somptueusement et sans complexes, sur les chemins creusés, ainsi que des plâtrées d'épinards, je pouvais nommer chaque vache d'après le timbre et dire à quelle ferme appartenait chacune des paires de cornes qui sur la tignasse blanche de leur front portait l'azur mauve du soir jusqu'au seuil des portes noires, avec cet éclat luisant du couchant comme braise entre les tenailles du forgeron...

La syrinx réveillait alors le temps du loup. Vent dans les chênes et les hêtres de la forêt proche, et chant dans les veines de l'être aux derniers clairs du crépuscule sur la roche : il s'ouvrait des trouées obscures d'où s'échappaient les sentiers et s'écoulait la nuit aux ravins des ruisseaux ; un effroi délicieux faisait battre le cœur de l'enfant solitaire, alors que longeant les blés, il y découvrait, de même que dans le regain, les « jonches », places piétinées de la veille par les elfes de l'orage, grands bassins trouant les carrés d'épis, qui allaient encolérer les faucheurs matinaux.

Le temps du loup : car la ténèbre était la horde et le loup même, toujours imminent, jamais vu, quand les noirceurs du front de la forêt opéraient peu à peu leur jonction. Face au mur végétal devenu compact, l'arpège de la syrinx, escaladant jusqu'au soleil là-haut qui écrétait encore horizontalement les monts et y faisait resplendir un calvaire ou une statue dorée qui ne redoutaient point la foudre. On aurait dit qu'on était pris dans un sifflement de vapeur, de navire qui sombre, les airs du soir, les prés d'une verdure que seul réveille le magenta inimitable des couchants ; l'immense carène de la vallée en train de s'enfoncer, la marée de lumière montait toujours plus vers le ciel, vers l'iridescence des nuages vifs qui franchissaient sans arrêt les crêtes vers l'infini d'autres vallées aux clochers bulbés d'or — qu'au loin j'entendais presque imaginaires, dons épisodiques du vent, lieux étranges, inconcevablement *de l'autre versant*.

Le chant de la syrinx, il s'y recueillait aussi les jours passés dans le brouillard matinal des prés communaux, lorsque les choses sont sans ombre et les bruits sans échos, sur les herbes moites, à m'émerveiller d'une chèvre au piquet qui suçait sa longe, et de sa bergère qu'une autre longe invisible, celle du *voir*, retenait à sa chèvre — et cette longe-là, elle venait la mordiller, maladroitement, sur mes lèvres : elle n'avait guère, la fillette, plus d'un an d'avance sur moi, mais me semblait sans conteste plus instruite des choses du monde, peut-être parce qu'on n'avait pas jugé utile de lui faire porter sous sa courte jupe à carreaux la moindre petite culotte, et parce que, distinction insigne, elle s'appelait Sophie et portait, par contre, des lunettes : un air de chouette lui agrandissait ainsi les yeux, d'un bleu plus clair que celui des myosotis ou des bleuets des champs, de surcroît affectés d'un strabisme qui me troublait, en ce qu'elle semblait toujours regarder autre chose en même temps que moi : comme si elle n'eût pu détacher de sa chèvre, ou de l'avancée du soleil qui débrouillait des frondaisons avoisinantes l'écheveau des brumes de 11 heures, l'une de ses prunelles, et ne consentait que par sympathie à me dédier le regard de l'autre.

C'était encore un temps d'harmonica, souffler, aspirer, déjà les deux accords de septième que plus tard restitueraient les deux rangées de la

syrix ; un temps de pommes de terre qu'on cuisait sous la cendre à midi ; l'odeur des herbes brûlées, les sonorités aux harmonies toujours en suspens, ce regard double, satellite de lui-même, tout cela composait une porte ouverte sur un monde autre, le même pourtant, dont quelques années plus tard l'âpreté de la syrix devait constituer définitivement la meilleure clé.

Le froissement de l'air dans les buissons semés de mûres, étoiles d'encre sur la langue, nous offrait un dessert au goût de violoncelle, que quelque rossignol soliste nous faisait parfois, dans un sorbier voisin, la grâce d'agrémenter. Réponses concertantes du monde, un brin mâchonné d'oseille ou de rhubarbe sauvage, acide, acide et plein d'harmoniques comme un goblet d'argent où, vin herbé, se donnaient à boire toutes ensemble nos sensations d'ordinaire éparses... Voilà ce qu'aujourd'hui la syrix, en cela rimant avec lynx, me permet toujours d'outrevoir, elle dont le nom même par sa longue fréquentation avec mes lèvres, recèle effleurement et baiser de roseau poli à l'usage.

Est-il concevable à quiconque, qu'ainsi dans des sonorités puissent être enfouies des montagnes, *écueils d'une immense vision*, avec les souvenirs imaginés des murailles de Saxahuaman ; enfouies des nuages, filant au long des cimes comme si, derrière elles, dans un élan qui emportait les rocs en sens inverse, glissaient d'énormes locomotives de silence ; enfouies de petites bergères, là-bas, aux mignonnes vulves boudeuses, aux cheveux ébouriffés comme des ronces ardentes par le vent ; des à-pics, des vallées, des rivières où les mains prestes du soleil happaient en jouant quelques truites qui retombaient sur leur reflet dans une profusion éblouissante et giflée de diamants ; des soirs violets où la mer d'ombre monte sur les pentes comme le niveau de l'intangible dans le cœur, alors que les pieds dans l'infime ru qui glougloutait sous les langues toisons de civette, de cerfeuil et de peucedane, nous érigeons en travers du courant des barrages de terre rouge, des moulins sur des fourches de sureau, insouciantes de l'heure qui passe et des inévitables parents grondeurs, ces autruches aveugles aux choses, avec dans leur estomac la pendule inexorable du souper...

Remâchant son bord acéré, je m'aperçois que la syrix, c'est ma *petite madeleine* à moi. Bonne fille, elle a généré quantité d'autres objets porteurs des clefs de mes vies anciennes — et d'abord, d'autres flûtes : les roumaines, cintrées et décorées au feu ; les arabes, chalumeaux obliques ; les chinoises, qui crient comme des chats dont on écraserait la queue ; bref, des centaines, de tous les pays, depuis les îles de la Sonde jusqu'aux orgues à bouche du Japon, aux aules des pâtres grecs. Mais la « sensation syrix » même, par la « magie » de ce qu'un jour je devais découvrir, nommé par un poète, « les correspondances », déteignait sur toute ma vie. Faisant tache d'huile. Reliait des événements, des amours, des meubles, des maisons un moment habitées, des époques, des paysages. Depuis, ma vie connaît, brodée par les doigts des roseaux immobiles comme mains jointes pour une prière, une sorte de « ténébreuse et profonde unité ». Parque-Syrix. Il suffit de renouer, de ramener à la surface du silence le fil chuintant et *presque* mélodieux, pour que se retrouvent disponibles, sur la neige à écrire, les

êtres et les visages, les objets, des plus anciens jusqu'à ceux de l'an passé...

Syrinx ! Lèvres glacées dans la cour du collège, bouillasse fondante de l'hiver, visages d'enfants iraniens, maghrébins, vénézuéliens, chinois, thaïs, cambodgiens... Syrinx ! Le masque d'or de l'aube qui s'approche, doigts de rose ailés de brise dans les micocouliers... Syrinx ! Ils courant sous l'horizon sans bouger, vertes d'une explosion durable de palmes et ceinturées des hauts-fonds brun Van Dyck du Pacifique... Syrinx ! Ciels d'orage et de désespoir que déchirent les sommets à belles dents ! Syrinx ! L'Aimée proche et frémissante à l'odeur de Grande Ourse et de cyprine... Syrinx ! Les hauteurs d'Iris... Syrinx ! Le songe rond qui monte à la fenêtre de la nuit, avec son diamant de Vénus, pour pénétrer par effraction, blanche face de lune, aux hypogées de mon sommeil... Syrinx ! Les gestes des arbres tendus le soir vers les premières étoiles des fontaines... Syrinx ! Le sphynx de l'Inaccessible à portée de deux rangées de tubes hyperboliques.